



Annalise-Wagner-Stiftung
c/o Regionalbibliothek – Marktplatz 1 – 17033 Neubrandenburg

26. Annalise-Wagner-Preis

Valentine Goby:
Kinderzimmer : Roman. –
Aus dem Französischen übersetzt von Claudia Steinitz. Verlag ebersbach & simon, 2017

Preisverleihung am 23. Juni 2017 im Regionalmuseum Neubrandenburg

Valentine Goby

Discours de remerciement – Fondation Wagner – Neubrandenburg

Bonjour à tous,

Je suis très émue de recevoir le prix de la fondation Annalise Wagner ce soir. Je remercie du fond du cœur le jury pour cette marque reconnaissance à la fois littéraire et mémorielle. La Kinderzimmer de Ravensbrück, phénomène unique par son ampleur dans l'Histoire de la déportation, après avoir été portée par un roman, acquiert grâce à vous une visibilité émouvante en Allemagne. Et je me dois de remercier aussi ma maison d'édition allemande Ebersbach und Simon, et en particulier Sascha Simon ici présente, d'avoir pris le risque de traduire ce livre. Il eût été pour moi impensable que ce roman, qui existe désormais en italien, espagnol, danois, néerlandais et russe, ne soit pas publié en langue allemande. Non parce que Ravensbrück et sa Kinderzimmer appartiendraient exclusivement à l'Allemagne, mais parce que les lieux, comme les livres, sont des conservatoires de l'histoire de l'humanité tout entière.

Kinderzimmer est une œuvre de fiction mais elle s'adosse à une documentation considérable, nourrie de lectures et de rencontres. Comme beaucoup de camps, Ravensbrück a vu détruire une grande partie de ses archives au moment de sa libération. De la Kinderzimmer elle-même, il ne reste qu'un registre de naissances sauvé par le courage d'une jeune déportée française, Marie-Jo Chombart de Lauwe, à qui on confia en septembre 1944 l'étrange tâche de s'occuper de bébés nés de camarades déportées, au visage de vieillard et promis à une mort certaine. Nul ne sait ce qui incita le personnel du camp à soudain tolérer ces naissances, jusque-là empêchées par des avortements systématiques, tout nouveau-né échappant à ce rituel macabre étant exterminé aussitôt. Il fallût une témérité extraordinaire, une capacité de résistance magnifique et parfaitement déraisonnable pour tenter de faire vivre sans médicaments, sans vêtements, sans eau, sans nourriture, sans chauffage, sans lait ces 522

nourrissons dont 31 seulement sortirent vivants du camp en avril 1945. Comme l'affirme le coq Chantecler dans la pièce de théâtre de Edmond Rostand, « c'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière ». Ces femmes y crurent, follement.

Un mot du projet littéraire de ce livre, qui aurait pu devenir un recueil de paroles de survivantes, et a pris la forme d'un roman. Lorsque j'ai rencontré le premier bébé de Ravensbrück, puis la première maman déportée, puis Marie-José Chombart de Lauwe, en 2010, j'étais une passionnée d'histoire sans projet littéraire précis, surprise et bouleversée d'apprendre l'existence de cette pouponnière en un lieu de destruction et de barbarie. J'avais écrit 10 romans, et n'imaginai pas que la Kinderzimmer serait au cœur du prochain. La certitude que la fiction devait porter cette histoire a suivi ma rencontre avec Marie-José Chombart de Lauwe. A ma stupéfaction, j'ai appris qu'elle témoignait depuis 50 ans dans les écoles, les associations, les universités. Et pourtant, pas un documentaire sur la Kinderzimmer de Ravensbrück, ni écrit ni en image, pas de pièce de théâtre, d'essai, d'interview. 50 ans de parole, 50 ans de silence. J'ai écouté Marie-José. Son témoignage est essentiel et unique, aucune autre voix ne peut plus raconter l'effroi, la solidarité, l'horreur et la beauté de ces mères et de ces enfants internés, toutes sont mortes. Mais Marie-Jo avait tant répété ce témoignage, tant de fois prononcé les mêmes mots, convoqué les mêmes images qu'ils avaient perdu leur pouvoir d'évocation. Le récit s'organisait logiquement, avec un début, un milieu, et une fin anticipés par le témoin, qui a enrichi année après année son récit des connaissances et apprentissages cumulés tout le long de la déportation, puis mis au jour par les historiens, si bien qu'en disparaît l'effroi initial, l'incompréhension complète d'une langue qui n'était pas de l'allemand mais la Lagersprache, un idiome forgé à partir de la réalité inconcevable du milieu concentrationnaire, l'incompréhension aussi de l'univers du camp qui n'avait pas de précédent, et surgissait comme terra incognita, à la façon de ces territoires des anciennes cartes dont on ignorait tout et dont on disait : « ici, il y a des dragons ». Du récit du témoin s'efface la brûlure vive et chaude de l'expérience, qui lie dans une même ignorance, une même vulnérabilité, la déportée au seuil du camp et le nourrisson sorti du ventre de sa mère, l'un et l'autre nus devant le monde. J'ai fait ce pari fou de sortir du récit convenu, et de revenir à l'expérience première ; utopie bien sûr, on ne peut défaire l'empreinte du temps ; mais l'art est le lieu de l'utopie, et Marie-José Chombart de Lauwe m'a fait confiance. Le roman est une « nuit sans présage », écrit Jean-Paul Sartre. Kinderzimmer est l'histoire d'un apprivoisement lent, chaotique, douloureux du réel proche de celui, je le crois aujourd'hui, puisque Marie-Jo l'affirme aussi, que ces femmes ont traversé il y a 70 ans et dont elles, et nous, ne savions rien alors.

Je crois au témoignage comme auxiliaire du roman. Je crois au roman comme auxiliaire de l'Histoire. Je crois que le témoin, le romancier, l'historien sont, ensemble, les auxiliaires de la vérité.

Je voudrais pour terminer dire quelques mots du message que ces femmes portent, au-delà de l'histoire et de la géographie. Il y a eu, à Ravensbrück des femmes déportées de tout l'Europe, françaises, belges, allemandes, polonaises, hongroises, roumaines, russes ; il y a eu à la Kinderzimmer des mères issues de tous ces pays. Les bébés qu'elles ont mis au monde n'avaient pas de nationalité, ils étaient nourris au sein de celles qui avaient du lait et n'était pas toujours leurs mères, quelle que soit leur origine, et il y eut des enfants, comme Jean-Claude Passerat, bébé français rescapé de Ravensbrück, pour recevoir le sein de femmes tziganes qui avaient perdu leur bébé. Il y eût là une internationale des mères qui force l'émerveillement, une communauté solidaire qui nous rappelle, aujourd'hui encore, que la vie ne peut être qu'une œuvre collective.

Je vous remercie. Valentine Goby